Document généré le 12 oct. 2024 04:39

Recherches sociographiques

Pour les vingt ans de " Recherche sociographiques "

Volume 21, numéro 1-2, 1980

La Nation

URI : https://id.erudit.org/iderudit/055867ar
DOI : https://doi.org/10.7202/055867ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)
1705-6225 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

(1980). *Pour les vingt ans de " Recherche sociographiques ". Recherches sociographiques*, *21*(1-2), 7–9. https://doi.org/10.7202/055867ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1980

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

POUR LES VINGT ANS DE « RECHERCHES SOCIOGRAPHIQUES »

> « Là où il y a des États, il y a des citoyens. [...] La nation, c'est une autre affaire, une autre appartenance. [...] Les hommes se souviennent et c'est pourquoi ils sont rétifs aux organisations et veillent à leurs appartenances. [...] "avoir fait de grandes choses ensemble, vouloir en faire encore, voilà les conditions essentielles pour être un peuple". »
>
> (Fernand DUMONT,
> *Le Devoir*, 28 juillet 1980, p. 13.)

Pour souligner les vingt ans d'existence de Recherches sociographiques, *nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs ce numéro spécial sur « La Nation ». Nous voulons également, à cette occasion, rendre hommage aux fondateurs, Fernand Dumont, Jean-Charles Falardeau et Yves Martin.*

Un retour sur l'éditorial publié dans le premier numéro, en 1960, pourrait peut-être laisser croire que la revue a quelque peu changé depuis. Dumont et Falardeau, en effet, y présentaient ainsi les objectifs qu'ils comptaient poursuivre par cette nouvelle publication :

> « Cette revue sera principalement consacrée à l'étude de notre société. [...] C'est une excellente façon d'aborder une société que d'analyser les vastes représentations idéologiques qu'elle s'est données, au risque de s'enfermer dans des adhésions ou des thèmes stéréotypés. Dans cette publication, nous ne ferons pas écho à ces légitimes combats.
>
> « Notre société, les *Recherches sociographiques* voudraient la considérer, pour ainsi dire, au ras du sol. C'est pourquoi on trouvera ici des monographies très empiriques. Certains articles seront même d'un caractère exclusivement descriptif : nous les livrerons comme d'utiles matériaux. Nous ferons large place à l'histoire. La sociologie, répétons-le, n'a jamais été "la science du présent" mais celle des sociétés. »
>
> (F. DUMONT et J.-C. FALARDEAU,
> « Pour la recherche sociographique au Canada français »,
> *R.S.*, I, 1960 : 3-4.)

La revue est restée fidèle à cette intention d'une sociographie du Canada français — devenu entre temps le Québec. Pourtant, elle a évolué. Ainsi, on ne trouvera dans ce numéro que deux études — d'envergure, il est vrai — de type

empirique. Tout le reste relève de l'analyse critique. Et encore, nos deux monographies portent justement sur ces « vastes représentations idéologiques » que s'est données notre société.

Le thème du numéro est, pour une bonne part, responsable de cet état de choses. Disons d'abord que nous n'avons pas entièrement le choix de publier ce que nous aimerions. S'approvisionnant surtout en travaux de recherche, notre revue est mal placée pour solliciter des articles écrits sur mesure de ses intentions ; tout au plus pouvons-nous repérer des travaux qui nous paraissent particulièrement dignes d'intérêt et inviter leurs auteurs à publier chez nous. Nous publions donc la recherche qui se fait. Nos recensions, par contre, sont presque toujours sollicitées. Or, il s'est avéré, dans le cas présent, que trois ouvrages devant faire l'objet d'une simple recension ont suscité chez le critique une réflexion d'une tout autre envergure. (C'est pourquoi d'ailleurs notre numéro a pris des dimensions imprévues au départ.) Cette prolifération de la pensée critique plutôt que de la monographie indique alors que l'idée de nation représente encore davantage, pour le sociologue, un enjeu théorique qu'elle ne désigne un fait susceptible d'être repéré empiriquement.

On constatera par conséquent le caractère très incomplet de notre dossier. Rien sur la Nouvelle-France ; pas d'étude de type anthropologique sur les appartenances ou les identités ; presque rien non plus sur la conscience historique contemporaine, etc. Nous avons là du moins des orientations pour la recherche à faire et, par ailleurs, la situation n'a rien d'exceptionnel. Nous ne prétendons pas, dans chacun de nos numéros thématiques, couvrir une question ; nous voulons surtout faire converger des travaux susceptibles d'être versés à un dossier en train de se constituer. L'étude que nous offre ici G.-Raymond Laliberté illustre bien cette intention, puisqu'il n'y est qu'indirectement question de nation.

La place grandissante faite à la critique depuis quelque temps indique peut-être aussi, non pas une modification, mais une adaptation conjoncturelle de la politique de notre revue. Sans doute celle-ci s'est-elle, par moments, davantage concentrée sur les études à caractère descriptif ; mais elle ne s'est jamais fermée à l'éclairage théorique sur la réalité québécoise. Et déjà nos fondateurs, tout en refusant de faire de la revue du département de sociologie de l'Université Laval une revue de débats, comptaient accorder une place réelle à cette dimension essentielle de la recherche qu'est le bilan analytique, théorique ou critique.

> « Nous voudrions même publier, à l'occasion, des articles plus théoriques sur les implications de l'analyse d'un milieu donné. L'équipe de la revue espère aussi organiser, de temps en temps, des sessions de travail sur les problèmes posés par la description sociographique. Nous ne prétendons pas ainsi nous ériger en juge des efforts qui se font, de bien des côtés, pour étudier notre société ; nous voudrions simplement, tout en y participant, en donner une image d'ensemble et apporter ainsi une information utile aux chercheurs de diverses disciplines. » (*Id.* : 4.)

Sans prétendre s'ériger en juge, Recherches sociographiques *ne s'est jamais abstenue d'évaluer la production intellectuelle dans son champ d'intérêt. Par nos*

recensions d'abord, où nous intervenons par le choix du critique. Et par le type de travaux que nous avons publiés ou refusés, en fonction de ce qui nous en paraissait la pertinence et la qualité scientifique — non en fonction de prises de positions théoriques, comme on pourra en juger dans ce numéro. En évitant toujours les débats politiques ou les vaines polémiques, nous voulons reconnaître à cette fonction d'évaluation un statut explicite dans notre revue. Et si l'approche critique, comme mode de connaissance de la société elle-même, prend davantage d'importance dans la pensée sociologique, nous lui ferons une plus large place.

Durant ces vingt ans, Recherches sociographiques *a tenté de poursuivre une tradition intellectuelle. « Quand on pense à cette tradition, écrivaient encore Dumont et Falardeau, nous évoquons surtout un état d'esprit. » L'état d'esprit qui fut celui de Léon Gérin, un des premiers à « poser des questions à notre société ». Un des premiers aussi à construire sa réflexion dans « ce souci de réalisme et d'objectivité [...] oublié [par après] ». C'est cet état d'esprit que nous voulons maintenir, qu'il prenne aujourd'hui le visage de la vigueur critique ou de cette rigueur précise qu'incarnait si bien celui qui fut le premier maître d'œuvre de cette revue et qui lui donna son style, Yves Martin.*

Nous croyons avoir fait de bonnes choses ensemble et nous voulons en faire encore.

LA RÉDACTION